

Les enjeux des camps de réfugiés afghans au Pakistan

Une amorce d'analyse

Ce travail fait partie à la fois de la thèse de doctorat en anthropologie que je prépare pour l'EHESS à Paris, ainsi qu'un ouvrage à paraître chez Flammarion, donc toute reproduction est strictement interdite.

Le désert de cailloux à la frontière afghane est particulièrement ingrat, des chèvres misérables appartenant aux nomades afghans Koutchi broutent les piquants tandis que des garçons courent après les rares voitures qui avancent tant bien que mal sur les routes cahotantes dans des nuages de poussière. Ici et là, surgit une silhouette en burqâ bleue suivie de fillettes et chacune porte un fagot de brindilles sur la tête. Le paysage est ponctué de tours qui crachent une fumée noire, des ânes squelettiques avancent lentement portant des charges trop lourdes tandis que des hommes et des enfants, sous un soleil de plomb, tentent de mouler la terre jaune pour en extraire des briques, et d'autres chargeront les camions bariolés qui bientôt repartent en klaxonnant vers une ville lointaine. Et à chaque briqueterie correspond un camp de réfugiés qui s'étale par-derrière, entouré de débris et de ruisseaux d'eau croupie où vient s'abreuver parfois du bétail maigrelet.

Le camp de réfugiés est une forteresse autogérée, dirigé par un chef élu dans les meilleurs cas par la population mâle du camp. Il gouverne avec l'aide d'un comité, selon les principes de la loi tribale, à savoir la tribu à laquelle appartient la majorité des habitants du camp et le droit pakistanais se trouve de fait évincé. À côté de ce système somme toute quasi légal, co-existe la loi religieuse administrée par le ou les mollahs qui rentrent rarement en conflit avec le comité, puisque droit tribal et Sharia sont compatibles. Ce sont des enclaves d'un Afghanistan tribal vivant dans la tension engendrée par une situation complexe qui s'apparente à l'état de siège permanent.

L'isolement de ces camps se révèle comme étant illusoire, la politique qui les gère est intimement liée à celle de toute la contrée. Les implantations afghanes se trouvent surtout dans les zones habitées par des Pachtounes, à savoir le NWFP (North West Frontier Province), soit autour de Peshawar et quelques-unes plus au Sud, le Balouchistan ce

désert qui entoure Quetta¹. L'avenir de toute la région est vraisemblablement en train de se dessiner dans ces zones frontalières.

Afin de tenter une quelconque évaluation de ce qui se joue dans ces camps, il est essentiel d'examiner le contexte tant géographique que social et surtout politique, l'imbrication des priorités tribales et religieuses. Ce qui est loin d'être simple. J'ai tenté ici un début d'explication historique et politique du contexte régional, en particulier du groupe dominant des Pachtounes qui vivent des deux côtés de la frontière, suivi un récapitulatif de l'histoire (confuse) des réfugiés afghans au Pakistan pour terminer avec les perspectives actuelles. Le vie des femmes qui est au cœur de cette recherche traverse de part en part ce qui est raconté ici, parce qu'elles continuent à en faire les frais.

Ce travail est surtout basé sur des recherches faites sur le terrain, dans les camps et dans la région, dans un contexte au départ de travail humanitaire réalisé pour ma propre association FemAid..

Lors de trois voyages à six mois d'intervalle à partir de décembre 2001 (puis mai 2002 et janvier 2003), j'ai visité quelques-unes des principaux camps de réfugiés (dont Jalozaï I, Jalozaï II, Akkora Hattak, Kababian), mais aussi de plus petits, et j'ai séjourné dans un d'entre-eux. J'ai choisi d'éviter complètement les autorités pakistanaises qui d'ailleurs recommandent d'éviter de visiter ces zones qui échappent complètement à leur contrôle, et qui sont dans un état de quasi-guerre. De toute façon, il est peu probable qu'ils m'auraient accordé la permission. L'accès est effectivement difficile sans introduction, les étrangers, surtout depuis les événements du 11 septembre ne sont guère les bienvenus. J'ai voyagé avec mes amies de l'organisation de femmes afghanes militantes RAWA (Revolutionary Association of the Women of Afghanistan) avec qui je réalise ce travail humanitaire sur place²; et la recherche a été possible du fait qu'elles sont parfaitement introduites dans la plupart de ces camps, sinon acceptées dans les structures les plus conservatrices régies aujourd'hui encore par des chefs pachtounes proches des Taliban qui n'admettent pas de dialogue possible avec une organisation féminine.

Une frontière mythique : la ligne Durand

La région frontalière entre l'Afghanistan et le Pakistan a été toujours été un lieu d'immigration et de passage. En vérité, les frontières, en particulier celle qu'on appelle la 'Durand line', sont tout à fait arbitraires et ne reflètent pas la moindre séparation

¹ Région qui contient les ressources pétrolières les plus importantes du Pakistan, donnée dont l'importance est appelée à croître en vue de la guerre en Irak et des rapports du Pakistan et son allié, les Etats-Unis.

² Par le biais de mon association FemAid

ethnique, communautaire ou religieuse puisque l'on retrouve la même population de part et d'autre du Khyber Pass.

La légende veut que la Ligne Durand ait été concédée au négociateur britannique Sir Mortimer Durand par le roi afghan Abderrahman Durrani, un Pachtoune de la tribu des Durrani sur la base de la similarité de leurs noms, qui pour le roi impliquait une parenté entre les deux hommes. Dans la logique des solidarités pachtounes, c'est une démarche tout à fait cohérente, même si elle ne représente qu'une parcelle non-négligeable de la realpolitik de l'époque.

La Ligne Durand mise en place par les Britanniques et les Russes en 1893 pour un siècle stipulait qu'à la fin de ce mandat (soit en 1993), la province qu'ils avaient nommé NWFP, North West Frontier Province, située entre l'Indus et la Ligne Durand serait rendue à l'Afghanistan- comme Hong-Kong à la Chine. À la fin du mandat britannique, l'Afghanistan avait demandé un referendum pour les habitants de cette région afin qu'ils décident d'eux-mêmes quel pays ils désiraient rejoindre, l'Inde, le Pakistan, l'Afghanistan ou alors l'indépendance. Les Britanniques rejetèrent d'emblée cette demande et dès sa création de 1947, le Pakistan incorpora de fait la région, reprenant les démarcations frontalières de l'empire britannique.³ Inutile de préciser que lorsque le traité concernant la Ligne Durand arriva à échéance, le Pakistan fit la sourde oreille aux réclamations afghanes.

Les rapports entre les deux pays sont pour le moins complexes. Y contribue un marché noir qui a transformé la zone frontalière en spectaculaire zone de non-droit, en particulier la bande de quatre-vingts kilomètres juste le long de la frontière au-delà du Khyber Pass, connue sous le nom de 'Federally Administered Tribal Areas' (FATA). Le territoire est interdit aux voyageurs, d'autant plus que le gouvernement pakistanais, suivant l'ancien exemple britannique a choisi, par dépit et par pragmatisme, d'abandonner toute autorité, en faveur de l'ancienne loi pachtoune, le Pachtunwali pratiqué par différents sous-groupes tribaux de cette puissante ethnie autrefois nomade. Ainsi par exemple, le port d'armes prohibé ailleurs est ici autorisé, et on y trouve les plus grandes fabriques d'armes de la région, où des kalashnikovs – entre autres- sont fabriquées artisanalement et vendus sur des marchés ouverts.

L'ambiguïté caractérise les relations douloureuses entre Pakistan et Afghanistan, avec en filigrane les rapports encore plus tordus avec les Etats-Unis. D'un côté, elles ont été

³ Peter Tomsen: Geopolitics of an Afghan settlement, Perceptions, Journal of International Affairs, Dec200-Feb2001, Vol.V,n°4 (Foreign Ministry, Turkey)

tendues pendant un bon demi-siècle, l’Afghanistan allant jusqu’à se mettre du côté de l’Inde contre le Pakistan à plusieurs reprises. De l’autre les liens ethniques⁴ entre les deux côtés ont suscité des solidarités inébranlables, renforcés par des stratégies matrimoniales. Néanmoins, l’arrivée de millions de réfugiés afghans à partir de l’invasion soviétique a surtout posé des difficultés en ville, par rapport à la concurrence sur le marché du travail, problème qu’on ne trouve pas dans les campagnes où les réfugiés sont installés dans des camps. .De plus, à cause de la présence de citoyens pakistanais d’origine Pachtoune, le Pakistan persiste à voir des alliés naturels dans les Pachtounes⁵, ce qui contribuera à élaborer l’intense collaboration avec les Taliban et renforcer les rapports des lobbies pro-Taliban et islamistes à l’intérieur des différents gouvernements pakistanais.

Pachtounes, Pathanes et Pachtounwali

Les Pachtounes (avec une dizaine de sous-groupes) composent plus de 40 % de la population afghane⁶ (soit 10 millions d’habitants), et ceux que les Pakistanais appellent les Pathanes forment au Pakistan 10 %⁷.(soit 11 millions)⁸.

Les origines de ce groupe ne sont pas claires et un nombre de théories – émanant de sources juives orthodoxes plutôt qu’ouvertement pachtounes (bien que celles-ci existent)- soutiennent qu’il s’agit d’une des tribus ‘perdues’ d’Israël qui serait arrivée dans la région au moment de la destruction du premier temple à Jérusalem.. Bien entendu, la haine affichée envers Israël et les Juifs identifiés au démon américain ne permet guère sur place ce type de rapprochement, et de plus a sans doute contribué à effacer les vestiges hébraïques des pratiques pre-islamiques. On trouve néanmoins quelques recoupements avec les pratiques des Hébreux sont pour le moins intéressants et qui ne manqueront pas d’interpeller le lecteur.

Pour commencer les noms des tribus pachtounes reprendraient ceux des dix anciennes tribus d’Israël : les Rabbani viennent de Reuben, les Shinwari de Shimon, les Lewani de Levi, les Daftani de Naphtali, les Jaji de Gad, les Ashuri de Asher, les Yusefsai de Joseph, et les Afridi d’Ephraïm.⁹ Le talith, châle de prière caractéristique de la pratique religieuse juive trouve son équivalent dans le grand châle de laine marron caractéristique des hommes pachtounes, avec ses

⁴ Je rejette éthiquement le concept ethnique ici puisqu’il s’agit d’une même ethnie régionale, voire humaine, mais le terme dans son utilisation courante convient mieux que celui de communauté, trop restrictif

⁵ William Maley: Fundamentalism Reborn (Vanguard, Lahore, 1998), chapitre republié par The Nation (Lahore-Pakistan, le 11 avril 1998..

⁶ Les autres ethnies sont plus morcelées: les Tadjik, Hazara et Uzbek étant les principales

⁷ Encyclopedia Britannica

⁹ article de Rabbin Marvin Tokayer dans www.moschiach.com/features/tribes/Pakistan.php et aussi un site pachtoune www.hometown-aol.com/pakhtun qui va plus loin encore pour établir que les Pachtounes seraient de véritables Hébreux de par la langue, les coutumes, même les noms de lieux tels que Tora-Bora, provenant de la Torah

franges et ses rayures sur le bord. Ces rapprochements sont bien séduisants, mais toute recherche actuelle serait de la plus haute incorrection politique... Par ailleurs, avant l'islam, les religions principales du pays étaient le Zoroastrianisme, le Bouddhisme et l'Hindouisme.

Il est certain que le code de loi pachtoune est bien plus ancien que la Sharia, arrivée avec l'islam dans la région une vingtaine d'années après la mort du prophète même si certains principes et façons de faire ont été amalgamés par la suite dans une pratique globale. Le 'pachtounwali' repose sur trois principes inaliénables : Melmastia, Badal, and Nanawatey qui gravitent autour de la notion centrale de l'honneur . Melmastia, c'est l'hospitalité que tout pachtoune est censé offrir à chaque visiteur ; Badal, c'est la réciprocité sous toutes ses formes, allant jusqu'à la revanche dans le sens 'vendetta' du terme et Nanawatey étend le concept de Melmastia à la notion de protection offerte à quiconque qui la demande..

Ces principes sont imbriqués dans le sentiment identitaire pachtoune très fort, d'autant plus qu'il entraîne automatiquement un système de dette et d'obligation qui créent des relations en principe illimitées. Si la 'Melmastia' et la 'Nanawatey' se pratiquent théoriquement sans espoir de rémunération, celui qui en a bénéficié est redevable à son hôte qui devient en sorte son suzerain avec toute la gamme d'obligations qui découlent de l'état de vassalité/clientélisme engendrée par une protection qui peut se payer cher. En termes actuels, le trafic de drogues, la création de laboratoires de raffinement, la protection de terroristes peuvent rentrer dans ce type de relations. Par exemple un médecin ou scientifique impliqué dans un scandale politique au Pakistan- ce qui arrive fréquemment (surtout dans le domaine nucléaire¹⁰) pourrait demander asile à un chef de guerre qui en contrepartie lui demanderait de fournir du matériel, créer un laboratoire et ainsi de suite.

Ainsi par exemple la situation de Ben Laden dans le milieu Pachtoune : les relations politiques qui unissent le leader saoudien au groupe dominant Taliban ont été stratégiquement renforcées par le mariage d'un fils de Bin Laden à une des filles du leader Taliban le Pachtoune Mollah Omar, ce qui confère à la tribu entière la responsabilité de le protéger, devoir qu'ils prennent très au sérieux, puisqu'il dépend à la fois des principes de Melmastia et Nanawatey. Les Américains ont beau rêver, on comprend aisément pourquoi Bin Laden et consorts se cachent dans la région en toute sécurité et ne sont pas prêts à être lâchés par leurs alliés locaux. C'est uniquement en

¹⁰ Voir par exemple l'article de Oliver Burkeman 'Bin Laden asked scientist to build N-bomb' dans the Guardian 30 December 2002 ou le long rapport bien documenté du chercheur John E. Carbaugh: Pakistan-North Korea connection creates huge dilemma for US sur www.pakistan-facts.com, un site de pakistanais opposants au régime actuel.

démontrant que Bin Laden ne leur rend pas de services pouvant être perçus dans une relation d'échange, mais au contraire qu'il les trahit que la situation pourrait changer. Quand la CIA recrutera des anthropologues dignes de ce nom, nul doute que leur politique sera d'autant plus efficace....

Pachounwali, Islam et les femmes

La loi pachtoune est encore plus stricte envers les femmes que l'islam wahabite, puisque c'est l'honneur et non la morale qui en est à la fois le guide et l'enjeu. Ainsi pour l'adultère ou le viol, la Sharia demande quatre témoins oculaires (exclusivement masculins) alors que la rumeur isolée suffit à condamner une femme pachtoune à mort par lapidation. De même que la revanche personnelle – comme la *vendetta* sicilienne ou la *bessa* albanaise- constitue une conduite entièrement légitime (et tout autant honorable) auprès des Pachtoune, alors qu'elle est interdite par la Sharia pour qui la loi punition est un acte social et non personnel. Néanmoins la violence contre les femmes est légitimée par les deux systèmes, et, en dehors de l'Afghanistan des Talibans s'est même accentuée en Arabie saoudite, au Pakistan entre autres, ce qui explique sans doute pourquoi les gouvernements musulmans à travers le monde n'ont jamais condamné les abus des Talibans contre les femmes.

Autrement dit, les applications extrêmes de la Sharia, même à la limite, voire en dehors du système légal en vigueur sont tolérées, surtout en zone rurale. C'est le cas des centaines de 'karo-kari' 'honour killings' annuels au Pakistan, meurtres commis en nom de l'honneur dans toutes les ethnies. La loi pakistanaise théoriquement punit le meurtre garantit l'égalité de ses citoyens devant la loi, mais en réalité tolère ces pratiques, ne voulant pas exercer de droit d'ingérence dans le droit familial et tribal – situation que l'on retrouve ailleurs dans le monde musulman.¹¹ Ce qui explique largement l'impossibilité d'une réelle évolution des droits des femmes dans ces pays où de fait l'état de droit est inexistant. En Afghanistan, au Pakistan, en Palestine, en Irak, Kurdistan¹² même en Turquie et ailleurs y compris dans les communautés immigrées en Europe, des milliers de jeunes filles se font assassiner tous les ans pour avoir été violées, souri à un homme, répondu de façon jugée insolente, voire être le sujet d'un rêve concupiscent : c'est ainsi qu'un homme au Pakistan a tué sa femme parce qu'il

¹¹ C'est ainsi que, en janvier 2000, le parlement jordanien a refusé de voter un amendement qui enlèverait l'immunité à ceux qui pratiquent les 'honour killings', immunité inscrite dans la constitution – voir rapport Amnesty ci-dessous.

¹² Dès le milieu des années 1990, Saddam Hussein a dépénalisé les 'honour killings'
http://www.iraqfoundation.org/news/2000/fjun/15_womenbanned.html et aussi le rapport Amnesty cité ci-dessus

avait rêvé qu'elle le trompait¹³. Il arrive que ce soit les mères des jeunes filles accusées qui se chargent de les tuer, intériorisant ces valeurs et surtout s'en constituant le vecteur – de la même façon que ce sont les mères de familles en Afrique subsaharienne qui se sont souvent révélées être les plus farouches opposantes à l'abolition de l'excision de leurs filles.

Le Pachtounwali reprend en exacerbant ces pratiques inscrites dans la Sharia, qui sans doute étaient largement présentes sur le terrain avant l'arrivée de l'Islam. Les législateurs du prophète, pour les mêmes raisons que nombre de gouvernements musulmans actuels ont préféré entériner un état de fait, dans l'espoir de le réglementer et aussi de s'assurer de l'adhésion et le soutien d'une population largement tribale.

Ainsi dans le monde pachtou, comme ailleurs au Pakistan, l'honneur masculin ('gherat' en pachtou) dépend du maintien de l'honneur féminin ('sharm')¹⁴, qui regroupe les notions de modestie, honte et de soumission incontestée à l'autorité masculine sous toutes ses formes. La petite fille commence son long entraînement à l'humiliation et à l'injustice en encaissant sans broncher les coups les plus violents de ses plus jeunes frères qui eux peuvent aller jouer dehors alors qu'elle passera la journée à aider sa mère aux tâches ménagères si elle est pauvre ou à s'ennuyer à mourir au gynécée auprès d'autres femmes: à l'un la liberté du monde extérieur, à l'autre l'enfermement et cela dès la plus tendre enfance. Du côté masculin se trouve le mouvement et la possibilité d'innovation (par les études, le voyage ou l'aventure), du côté féminin le renforcement du statique et de la coutume, internalisées par la pratique. Etat qui se trouve renforcé par des mariages précoces, dès l'apparition des cycles menstruels (sinon avant) où la grossesse (ou plutôt la production d'un ou plusieurs fils) est le premier devoir féminin. Ce sont des principes que l'on retrouve partout dans le monde musulman traditionnel¹⁵, et qui ici gouvernent toutes les relations humaines, déterminant la place des inférieurs et supérieurs. Manquer de respect à un frère aîné (fumer, questionner), pour un garçon est un manquement aux lois du 'sharm', tout comme pour une jeune bru devant sa belle-mère. Cette notion est en partie illustrée par le terme 'shame'¹⁶ en anglais, qui provient de la même racine indo-européenne que les langues dérivées du persan. Ainsi la

¹³ Cas décrits dans le rapport d'Amnesty sur les 'honour killings' de 1999 voir :<http://www.amnestyusa.org/countries/pakistan/reports/honour/honour-8.html>

¹⁴ Voir l'étude magistrale de Bénédicte Grima: *The Performance of Emotion among Paxto women*, University of Texas Press/Oxford University Press, Karachi 1992

¹⁵ Camille Lacoste-Dujardin: *Des mères contre les femmes, maternité et patriarcat au Maghreb*, Paris La Découverte 1985; comme pour le travail de Bourdieu sur la société Kabyle, ces analyses valent pour la société afghane.

¹⁶ Titre d'un grand roman de Salman Rushdie qui en dit long sur la société pakistanaise.

conduite 'shameless' (sans vergogne) d'une jeune fille délurée, jusqu'au début du XXème siècle désignait un comportement inacceptable – voir la 'shameless hussy' de l'époque de Shakespeare.

Bien entendu, à travers les siècles, les Pachtounes se sont adaptés aux façons de faire locales, surtout en milieu urbain, et le statut des femmes a certainement reflété les changements effectués à la fois dans les républiques communistes voisines, l'Iran du Shah, le Pakistan même l'Irak où la constitution prévoit l'égalité des sexes et des salaires, même si le vécu actuel n'y correspond pas. Ainsi pendant la brève ère communiste et même les Mujaheddins après 1992, quelque 40 % des femmes afghanes travaillaient avant l'arrivée des Talibans et le droit à l'éducation paraissait acquis, sinon celui des mariages librement consentis., soit non-arrangés par les familles, en particulier loin du centre ville. Néanmoins, la mémoire de cette période a été oblitérée dans la mémoire historique, et un bon nombre de jeunes afghans, comme de jeunes iraniens n'ont pas la moindre idée de ce que pouvait être la vie dans une société plus ouverte sinon tout à fait démocratique.

Pachtounes et Talibans

Les Talibans constituèrent un mouvement radical pachtoune par excellence, mais profondément rural provenant du sud du pays. D'une certaine façon, le Mollah Omar a voulu étendre à tout un pays les façons de faire de son village natal où les femmes étaient voilées depuis des siècles et aucune école n'avait jamais été construite. Ils ont imposé une loi qui reprend en les confondant tous les éléments les plus réactionnaires de la loi coranique et leur loi tribale, en particulier la loi du talion et la spectaculaire répression des femmes. Celle-ci trouve en partie son origine ainsi que l'explique admirablement le journaliste et chercheur pakistanais Ahmed Rashid¹⁷ par le fait que les Talibans ont été élevés, comme on le verra plus tard, dans des environnements masculins particulièrement violents, à savoir les camps de réfugiés et écoles coraniques au Pakistan sans la moindre protection féminine. L'exacerbation de la virilité dans les sociétés guerrières – en Grèce antique, chez les Templiers - cache souvent une homosexualité à peine refoulée qui si elle a été officiellement réprimée n'a pas été absente auprès des Talibans, selon les rumeurs officieuses sur le terrain. De plus, la société pachtoune craint tout particulièrement les célibataires, les orphelins et généralement les hommes qui

¹⁷ Ahmed Rashid: Taliban, Militant Islam, Oil and Fundamentalism in Central Asia, Yale University Press, New Haven, 2000 p.111

vivent en dehors de leur famille, ainsi que l'explique Bénédicte Grima ; quand un homme se comporte de façon agressive ou trop provocatrice avec des femmes, on l'invective : "N'as tu point de mère ni de sœur", la présence de parentes proches étant censées le radoucir.¹⁸

Les médias ont suffisamment fait état de la violence obsessionnelle des lois édictées contre les femmes, à commencer par le fameux voile, à savoir la burqa en nylon bleu qui fut imposée à toutes les femmes, avec interdiction de chaussures à talons, maquillage, parfums et ainsi de suite. Ce phénomène n'est pas isolé : dans les républiques d'Asie Centrale, comme le Tadjikistan et l'Ouzbekistan, le retour au voile – et à l'enfermement- constituait une protestation anti-soviétique et anti-occidentale (tout comme en Iran). Comme en Turquie, le pouvoir soviétique avait interdit cette pratique et avait rendu l'instruction scolaire obligatoire pour les filles. Dès la chute du système soviétique, divers mouvements islamistes ont cru bon de se débarrasser symboliquement de l'influence communiste/occidentale en réintroduisant des modèles sociaux anciens qui tendent à exclure les femmes de la vie professionnelle et sociale, occasionnant une chute de niveau de vie pour tous¹⁹. La contraception, le droit à l'avortement et le niveau de soins médicaux inscrits dans la constitution communiste ont chuté partout au fur et à mesure de l'emprise grandissante de la loi religieuse²⁰. Ainsi les gouvernements réactionnaires sacrifient en premier les femmes, tout en conservant les libertés acquises aux hommes par de précédents gouvernements.

Le voile pachtoune imposé par les Talibans (la fameuse burqâ) a certainement en commun une certaine re-islamisation de la population, à l'instar des pays musulmans, de la Turquie à l'Iran et aux républiques du Caucase, voire en Indonésie ou en Bosnie. L'imposition du voile reste le plus emblématique des diverses formes de répression féminine– même pour remplacer le costume national aux couleurs vives, comme chez les Ouzbeks. Néanmoins, contrairement à ces pays, il ne s'agit, en Afghanistan, pas du voile wahabite strictement religieux sans connotation strictement nationale, ce qui est une façon de re-crée une solidarité pré-nationale basée sur la religion, comme celle qui existe encore chez les Juifs, plutôt de contribuer à idéal de nation unie par une sorte d'uniforme national des femmes qui se trouve être celui d'une majorité ethnique.

¹⁸ B. Grima, *op.cit.*p.36

¹⁹ L'Iran en réintroduisant l'éducation des femmes dans un cadre islamique rigoureux propose une alternative appelée sans doute à être suivie dans la région.

²⁰ On observe exactement la même chose en Bosnie actuelle depuis la fin de la guerre et la chute du régime communiste.

La comparaison avec l'Iran est une fois de plus instructive. En Iran, il est possible d'y voir comme l'ont fait Chahla Chafiq et Farhad Khosrokhavar, une sorte de passeport vestimentaire pour une forme de pouvoir destiné aux femmes qui accèdent ainsi aux études, à certaines professions, le voile étant garant de leur appartenance à un ordre moral respecté, mais aussi à un ordre social puisque la femme se trouve donc protégée par le clan puissant d'intégristes.²¹

Cette évolution a même semblé pour certains constituer une forme de "féminisme islamique", comme le prétend Abederrahim Lamrichi dans un article récent publié par le Monde Diplomatique²². Pourtant, c'est loin d'être le cas, puisque les femmes en question continuent à être intégrées dans un système où elles n'auront gagné, tout au plus, qu'une forme de liberté conditionnelle et contrôlée qu'aucun système légal ne vient consolider : ces libertés ne sont pas perçues comme un droit fondamental, mais une faveur d'un système patriarcal qui simule la modernité et la tolérance, mais qui peut à tout moment révoquer ces privilèges accordés par son bon vouloir. Malheureusement toute une critique post-moderne qui se veut de gauche pêche par le politiquement correct d'une grave irresponsabilité, faisant ainsi le jeu des pouvoirs de la répression.²³

On en est loin en Afghanistan ou au Pakistan. Le voile pachtoune est d'une part infiniment plus contraignant physiquement puisque la vision est limitée par un minuscule grillage, et les mouvements entravés par une masse de nylon de bleue qui limite forcément toute velléité de circulation ; de plus il est issu d'une tradition régionale plus répressive encore que l'Islam qu'elle vient redoubler : de la notion de limite, voire de protection on passe à celle de l'enfermement, ce qui n'est pas identique. Certes, à l'époque où le voile avait été aboli en Afghanistan ces mesures n'avaient pas réellement touché les lointaines populations rurales qui avaient intériorisé ses valeurs, processus qui avait accentué la scission entre celles-ci et les femmes urbaines de la classe moyenne occidentalises. Peut-on parler comme pour l'Iran d'une certaine revanche des premières sur les secondes ? Bien moins, puisque les femmes de tout niveau social ont été exclues avec violence de la société visible, honnies et rejetées à tout niveau - ce qui a été l'erreur stratégique majeure des Taliban.

²¹ Chahla Chafiq et Farhad Khosrokhavar: Femmes sous le voile, Paris, Edition du Félin p.179

²² A. Lamchichi: Vers un islamisme féministe, paru dans 'Femmes rebelles', Manières de Voir 1968, supplément du Monde Diplomatique avril-mai 2003.

²³ Ce sont les mêmes qui refusent de voir dans les 'shahidé', ces malheureuses kamikazes palestiniennes, des martyrs non pas d'une 'guerre des pauvres contre l'impérialisme américano-israélien (etc), mais d'une sinistre oppression des femmes redoublée d'une injonction à l'auto-imolation.

Plus grave encore en Afghanistan fut la fin de tout soin médical et sanitaire : un médecin masculin n'avait pas le droit de voir une patiente et les femmes médecins n'avaient pas le droit d'exercer librement - du reste la grande majorité des classes professionnelles avaient fui à l'étranger, ainsi qu'on le verra plus loin. ce qui déclencha une surmortalité féminine et infantile sans précédent. L'interdiction faite aux femmes d'enseigner priva les garçons d'accès à la scolarité, puisque la plupart des enseignantes étaient des femmes et la population afghane, dans son ensemble devint parmi les plus illettrées de la planète.

Une des erreurs des instances internationales a été d'imaginer que ce mode de répression faisait partie de traditions séculaires de l'Afghanistan et qu'il ne fallait pas y toucher – le même type de pensée post-moderne qui a cautionné l'excision des femmes en Afrique musulmane, au nom de la défense de la spécificité culturelle. La sociologue iranienne Haideh Moghissi a critiqué, de façon particulièrement percutante, la posture postmoderniste qui a servi de caution à des régimes effroyablement réactionnaires.²⁴

Les années Taliban ont laissé des traces durables dans le pays, même avec le renversement du régime. Les femmes continuent à en être les victimes, même si elles ont servi de pieux alibi aux Américains, en particulier à G.W. Bush et son épouse explorée, pour venir attaquer leur pays. Particulièrement télévisuelles sous leurs burqas azur, elles ont fait la une des informations pour être oubliées aujourd'hui, surtout depuis les agitations en direction de l'Irak.

Et les droits des femmes, inutile de préciser, s'ils sont au programme, ne sont pas prêts d'être appliqués dans des régions où sévit la loi tribale de façon aussi féroce. Bien au contraire, et les apparents progrès tant vantés par les médias à Kaboul ne risquent pas plus de se répercuter dans les régions tribales en Afghanistan que dans leur équivalent au Pakistan .

Le rêve récurrent du Pachtounistan

Jusqu'à l'invasion soviétique afghane, le Pakistan n'a pas représenté une réalité bien intense pour ses habitants pachtounes, dans les régions frontalières, appelés Pathanes' du côté pakistanais par les Pakistanais eux-mêmes. Leur fort sentiment identitaire durant l'occupation britannique, ne les a pas plus rapprochés, en 1947, du projet de Jinnah que celui du Pandit Nehru²⁵ - sauf que le sentiment de solidarité musulmane l'a quand même emporté.

²⁴ Voir l'étude brillante de Haideh Moghissi: *Feminism and Islamic fundamentalism*, Zed Books, London 1999

²⁵ Premiers leaders du Pakistan et de l'Inde respectivement (Mohammed Ali Jinnah 1876-1948, Jawaharlal Nehru 1889-1964)

De part et d'autre de la ligne Durand, le groupe entier pathane et pachtoune revendique depuis le droit à l'établissement d'un 'Pachtounistan' regroupant les communautés de part et d'autre de la frontière, ce que le Pakistan feint d'ignorer et l'Afghanistan un peu moins puisqu'une annexion de la région serait envisageable, surtout quand le gouvernement est dominé par des pachtoune, ce qui a été le cas sous les Talibans. En comprenant que tout se déroule dans un Pachtounistan moins virtuel qu'il ne paraît pour les quelques 22 millions de principaux intéressés, une certaine cohérence dans le désordre se dégage. Par ailleurs, le Balouchistan avait tenté une scission avec le Pakistan en 1971, suivant celle du Bangladesh, ce qui montre bien la fragilité du concept du Pays des Pures (c'est ce que signifie 'Pakistan'). En dépit des fanfaronnades officielles, la notion d'appartenance à une nation moderne est bien friable dans la région.

Cette situation a été encouragée par le gouvernement pakistanais lui-même en permettant aux diverses autorités tribales, au NWFP et au Balouchistan à exercer leur pouvoir sans contrôle étatique. Continuant sur les lignes établies par les Anglais qui en échange de non-aggression ont autorisé une quasi-autonomie, les Pakistanais effectivement ont permis aux divers chefs de tribus de s'enrichir par divers trafics mafieux extrêmement juteux pour eux- et aussi un bon nombre d'officiels pakistanais. Le port d'armes libre dépasse, comme l'a dit un critique pakistanais réputé²⁶, les rêves les plus fous des plus libéraux des républicains américains et comprend missiles et grenades. Une des conséquences sociales les plus graves, c'est qu'aucune politique de santé ni d'éducation efficace ne peut y être implantée et l'évolution d'une société civile est inimaginable tant que le seul système légal est celui de la tribu ainsi qu'elle est dispensée par le chef. C'est bien ce qui génère des problèmes entre des Pachtoune urbanisés et ceux restés à l'extérieur.

Si Pachtoune et Pathanes de milieu rural se retrouvent sans problème puisque les traditions et façons de faire sont les mêmes, ce n'est pas toujours le cas en ville. Les Pathanes instruits de Peshawar ou de Quetta, pour leurs cousins afghans se sont 'pakistanisés' depuis 1947 (et, par la même quelque peu occidentalisés) en mêlant de l'ourdou ou de l'anglais à la langue pachtoune et en adoptant des façons de faire qui ont certainement contribué à leur sédentarisation et leur urbanisation. L'accès à l'éducation et aux structures pakistanaises a peu à peu rehaussé le niveau de vie et l'ouverture à l'Occident, même si les Pathanes se sentent discriminés par le gouvernement pakistanais qui favorise d'autres ethnies, en particulier les Pundjabi pour les postes politiques et

militaires, ce qui a renforcé le sentiment nationaliste pro- Pashtounistan, du moins du côté pakistanais. Parmi les nombreuses raisons qui ont poussé le Pakistan à soutenir le mouvement Taliban (mouvement pachtoune par excellence), figure cette volonté d'écraser des velléités nationalistes de la part des Pathanes dont les éléments plus progressistes étaient quelque peu alarmés par l'extrémisme des Taliban.

À côté de ces quelques éléments pathanes relativement plus ouverts, domine l'écrasante majorité de Pathanes pauvres dont les femmes, dépourvues de tout droit civique voire humain, continuent à circuler voilées de la tête aux pieds depuis des siècles : la burqâ est banale dans toute la région. Le Pacthtounwali, le code de lois pachtones rejoint l'Islam dans tout ce qu'il y a de plus répressif, en particulier en ce qui concerne les femmes, dont chacune est rendue responsable de l'honneur familial et tribal.

Il ne faut pas oublier que la majeure partie des futurs Taliban est née non pas en Afghanistan mais dans les camps de réfugiés pakistanais et a bénéficié de l'éducation gratuite et de l'endoctrinement des madrasas de la région – on en compte aujourd'hui entre 40 000 et 50 000, véritable contre-pouvoir exerçant à côté du gouvernement pakistanais ces pensionnats religieux. De nombreux d'entre-eux ont la double nationalité pakistanaise-afghane et parlent ourdou en plus de pachtoune, et non pas le dari sensé être l'autre langue officielle de l'Afghanistan. Le mouvement Taliban est un pur produit pakistanais, que l'Amérique a fait fructifier de la façon spectaculaire que l'on sait. Au nom de la lutte contre les communistes au pouvoir à Kaboul, les Etats-Unis ont non seulement financé et entraîné les mouvements d'opposition les plus violents (Al Qaida compris) mais fermé les yeux sur le trafic de drogues qui ont permis à l'Afghanistan d'être aujourd'hui encore le premier producteur d'héroïne au monde.

La solidarité entre Pachtones et Pathanes s'effrite

En dehors de ces considérations religieuses, du côté Pachtoune non-extrémiste, l'identification nationale afghane commence à primer sur un quelconque idéal du Pacthtounistan. Comme me l'explique Jahan, jeune fille pachtoune : "De toute façon, l'Afghanistan c'est forcément notre pays puisque nous les Pachtones, on est la majorité ici" .

De plus en plus, les Pakistanais affichent un mépris prononcé des Afghans qui se manifeste presque quotidiennement dans la presse. Ils sont accusés de tous les maux, en particulier d'avoir introduit le commerce des armes et de la drogue à partir du NWFP-

²⁶ Irfan Husain: States within a State, Dawn, February 1st 2003.

comme si le Pakistan était innocent dans l'histoire²⁷. On leur reproche d'avoir la mainmise sur tous les commerces, bien entendu les pierres précieuses, les tapis, mais aussi l'hôtellerie et bien sûr les transports, pivot essentiel du commerce. Il est bien plus facile de s'en prendre aux malheureux qui croupissent dans les camps de réfugiés que ceux qui s'en enrichissent, qu'ils soient à l'abri à Islamabad ou Kaboul.²⁸

Pire que tout, les Pakistanais sont furieux de voir toute l'aide humanitaire se déverser sur des réfugiés qui sont, à leurs dires, encore moins motivés pour repartir en Afghanistan. Il est vrai que la misère des Pakistanais est dans bien des cas aussi sordide que celle des réfugiés. Même la légendaire solidarité des Pathanes avec leurs cousins pachtounes commence parfois à montrer des signes d'usure, d'autant plus que le renouveau intégriste constitue un véritable frein aux libertés civiles, que vit mal la population plus éduquée qui en accuse les Afghans. C'est ainsi que la notion du Pachtounistan s'est effritée du côté pakistanais²⁹, à l'exception du parti Pushtoonkhawa Milli Awami Party (PMAP) mené par Mehmood Khan Achakzai, un Pachtoune du Balouchistan qui revendique la création d'un terrain autonome composé des zones pachtounes du NWFP et de l'Afghanistan.

Islamisme et nationalisme pachtoune

Les conséquences de cette situation amorcée à la fin des années 1980 sont extrêmement vives aujourd'hui dans un Pakistan menacé par ces forces réactionnaires. A l'instar des Talibans, de nombreux groupuscules du même type de sont formés dès 1995, du côté pakistanais de la ligne Durand. C'est dans ce contexte qu'il faut comprendre la montée du parti pakistanais islamiste JUI (Jamiat-e-Ulema-I-Islam) surtout pachtoune de la tribu Durrani, les plus sectaires et intégristes auquel appartiennent également les Talibans. Ces tendances n'ont cessé de croître, pour arriver au triomphe récent de la coalition intégriste aux élections du NWFP en octobre 2002. Mais plus encore qu'une quelconque velléité nationaliste, c'est le programme religieux qui prime. Des madrasas du Pakistan à Kaboul pour revenir ensuite dans cette région pakistanaise, c'est aujourd'hui la montée inexorable de l'intégrisme, avec la bénédiction du Pakistan et l'Arabie Saoudite. Toute trace d'occidentalisation du côté pathane- pakistanais s'est envolée, ce qui n'a certainement pas renforcé l'attachement de la population locale au gouvernement d'Isламabad. Néanmoins, ce n'est pas par la religion que s'établira un futur

²⁷ Jusqu'en 1989, le Pakistan avait produit 70% de l'héroïne mondiale, et la CIA/ISI avait choisi d'ignorer les traffics à travers l'Afghanistan pour ne pas gêner les opérations anti-soviétiques, A.Rashid, op.cit.p120

²⁸ Voir l'article typique paru dans le Dawn signé d'Intikhibar Anir (2001 non daté)/, principal quotidien pakistanais: Overstaying their welcome wwwdawn.com islamabad/nwfp/13htm:"Afghan refugees. For the common man in the NWDP, the term evokes a strong negative reaction..."

Pachtounistan. Ce qui les unit les intégristes de part et d'autre de la ligne Durand, c'est moins un sentiment nationaliste ou même tribal qu'une volonté de prosélytisme d'un Islam plus fondamental, d'une extrême rigueur, qui vise à élargir son champ, même en décrétant une fatwa contre le reste de la planète s'il le faut

La montée intégriste au Pakistan depuis les événements du 11 septembre

Depuis les événements du 11 septembre 2001, la situation se durcit effectivement, puisque c'est l'idéologie islamiste la plus rigide qui sévit jusque dans la rue, comme le prouvent les résultats des élections d'octobre 2002, où une coalition des six partis islamistes plus extrêmes, le MMA (Mouhahida-Majlis-e-Amal) a largement emporté la NWFP, unis surtout par un sentiment anti-américain et anti-Musharraf, même si le folklore électoral passe par l'achat de votes à tous les niveaux de l'électorat, coutume amorcée par les Britanniques qui achetèrent l'accord des chefs tribaux, en leur versant des pensions, méthode reprise unanimement par tous les gouvernements locaux depuis.

Aujourd'hui, la Sharia est au programme dans la région, et les transformations au niveau de la rue ont été instantanées, ce que j'ai pu observer en me rendant tous les six mois dans la région depuis décembre 2001. Les quelques éléments occidentaux – tels que le port du jean chez les garçons, les affiches de cinéma (indien)- sont en train de disparaître à toute vitesse. Les cars ont plutôt tendance à diffuser des chants religieux que les chansonnettes indiennes pourtant populaires, et l'arrêt pour les prières le long de la route est obligatoire, quitte à retarder l'arrivée à destination d'une ou deux heures. Même le chaste shalwar-kamiz³⁰ féminin typiquement pakistanais paraît presque trop déluré et de plus en plus de femmes se retrouvent à se couvrir le visage entier avec un pan du châle. Celles qui continuent à porter la burqâ ne sont pas prêtes à l'abandonner. Dans le souk de Quetta, ainsi que dans les plus petites villes dans toute la région balouchie et NWFP, plus personne n'arbore de vêtement occidental, le turban avec ses infinies variantes paraît être l'unique couvre-chef acceptable. Les échoppes Internet constituent la seule présence de la culture occidentale- à l'exception des vidéothèques où le muscle américain (Rambo, Van Damme) restent des valeurs sûres, bien que discrètes. Et dans un appentis au fond de l'échoppe, soigneusement calfeutrée, pour cinq roupies³¹, les garçons peuvent aller voir une cassette pornographique, même si les mollahs tiennent le haut du pavé... Et pourtant, dans la capitale balouchie, les femmes non accompagnées

²⁹ Communication de M.Khalid Khesghi du journal 'Tha Nation' de Peshawar

³⁰ Costume pakistanais porté par les deux sexes composé d'un pantalon et d'une chemise longue; les femmes y ajoutent un large châle dont elles se couvrent la tête.

³¹ Un Euro/Dollar= 52 roupies environ

d'hommes ne sortent plus du tout. On perçoit mal ce qui a été réellement détruit par les bombardements américains en Afghanistan, puisqu'au contraire les éléments réactionnaires en sortent renforcés. De plus, les armes (dont les copies locales des Kalachnikovs) continuent à être en vente libre dans des bazars spécialisés, même si les grands magasins ayant pignon sur rue ont baissé le store donnant sur le bazaar (ce qui ne garantit pas que la porte dans l'allée derrière soit également verrouillée). Les policiers pakistanais ont effectué bien des razzias dans ces commerces et aussi dans les camps à plusieurs reprises, et aussi semblerait-il la CIA à la recherche des membres supposés de Al Qaeda, mais les effets de coercitifs de pareilles démarches se font attendre.

La radicalisation de tout un pan de la société de la région a produit un sentiment de pouvoir et de légitimation simultanés – ce que les Américains appellent 'empowerment' - qui sévit dans tout le monde musulman déshérité depuis l'attentat de New-York du 11 septembre. Toute action entreprise par les USA (en particulier pendant la guerre contre l'Irak) ne sert qu'à renforcer ce sentiment d'appartenance à une nouvelle élite auto-définie qui se pose en challenger de l'empire américain dont les capitales seraient Washington et Tel-Aviv. Ainsi, toute catastrophe qui touche à l'un ou l'autre serait perçue comme une victoire pour un parti universel musulman³² dont les têtes à penser pourraient bien être en partie domiciliées dans les madrasas pakistanaises.

Aujourd'hui, le leader de l'immense madrasa de Akkora Khattak, près de Peshawar, le Maulani Samiul Haq, ancien responsable des relations entre Kaboul et Islamabad, continue à appeler à une Jihad musulmane mondiale contre l'Occident³³. C'est la mondialisation, version Taliban. Et cette école coranique, équipée en technologie moderne compte quelques 8000 élèves du monde musulman entier dont des garçons venant des camps de réfugiés. Cette école, la Jamia Darul Ulloom Haqqani, comme les dizaines de milliers d'écoles de ce type sont financées par le bais de l'impôt religieux (zakat) prélevé par l'état pakistanais et aussi des sponsors étrangers.

Depuis le 11 septembre, nombreux sont les Pakistanais vivant à l'étranger à avoir rapatrié leurs avoirs de peur de voir les comptes gelés ; ainsi beaucoup d'argent est en circulation³⁴. Parmi les nombreuses formes d'investissement, on peut compter tout ce qui est lié au trafic du hachisch et de l'héroïne d'autant plus que la culture du pavot a de nouveau été autorisée par le gouvernement Karzai. Le kilo d'héroïne raffinée (sur place,

³² Voir en particulier les réactions à l'accident mortel survenu aux cinq astronautes américains du shuttle Columbia dans tout un secteur de la presse arabe, consulter en particulier : <http://www.imra.org.il/story.php3?id=15694>

³³ The News, édition Internet, 27/9/2002

³⁴ Shri B. Rathan, South Asia Analysis Group, paper 591, January 28th 2003 www.saag.org

dans des laboratoires installés dans la montagne pakistanaise) valant environ 600 Euros³⁵, la marge de bénéfice est pour le moins intéressante. Et la poudre commence son périple, cachée sous une burqâ- car ce sont des femmes qu'on emploie parfois pour les transports les plus dangereux, enfouie parmi les fruits secs³⁶ dans les camions, pour finir sur les trottoirs pluvieux de l'Europe et des Etats-Unis. L'islamisme et le trafic de la drogue sont sans doute les seules marchandises originaires de cette région qui participent réellement de la globalisation, à l'insu des populations locales qui y sont sacrifiées.

Brève histoire des réfugiés afghans au Pakistan

Depuis l'invasion soviétique de l'Afghanistan par les forces soviétiques, selon une moyenne des statistiques, jusqu'à trois millions et demi de réfugiés afghans se sont réfugiés vers le Pakistan voisin s'installant dans les quelques 195 camps mis en place par l'UNHCR sur tout au NWFP, au Balouchistan et quelques-unes au Pundjab. Il est certain que le JUI et autres sympathisants politiques des mouvements radicaux islamiques ont également soutenu ces camps, véritables réservoirs pour leurs projets³⁷. Durant l'occupation soviétique de l'Afghanistan, le Pakistan (suivi de l'Iran) aidé par les instances internationales, s'est doté de dispositifs pour accueillir les réfugiés qui ont déferlé dans le pays. Selon les chiffres de l'UNHCR, de 400 000 en 1980, la population afghane dix ans plus tard était officiellement de 3 272 000.

Les données démographiques ne sont pas précises, parce qu'une bonne partie des réfugiés n'est pas enregistrée officiellement et les mouvements de population sont continus. De plus, la plupart des naissances, comme les décès, dans les bidonvilles et les camps ne sont pas inscrits sur un quelconque registre et d'ailleurs rares sont les enfants dans les camps qui connaissent leur date de naissance. Selon les statistiques officielles, la mortalité infantile, périnatale et maternelle en Afghanistan serait la plus élevée au monde³⁸, dépassant celle de l'Afrique sub-Sahélienne, et tout laisse à penser que ces statistiques s'appliquent également aux populations réfugiées. Si les habitants des camps de réfugiés ont accès gratuit (théoriquement) à des installations médicales mises en place par des ONG étrangères, ce n'est guère le cas dans les bidonvilles où dans l'immense majorité des cas, l'aide médicale est payante. Du reste, dans ces milieux ruraux, l'accouchement n'est pas perçu comme relevant de l'aide médicale, comme nous le verrons plus loin.

³⁵ selon des informations concordantes émanant en premier lieu de conversations avec des journalistes du quotidien 'The Nation' à Peshawar en janvier 2002

³⁶ A. Rashid, op.cit.p.122

³⁷ William Maley , op.cit

³⁸ Selon les statistiques de Save the Children, la mortalité infantile serait de 165 pour 1000 naissances

Dans un pays d'une pauvreté extrême comme le Pakistan, pauvre en services sociaux, sanitaires ou éducatifs, il est évident que le niveau de ce qui s'est mis en place est à l'image de la misère dans laquelle croupit la majeure partie de la population. Non compris officiellement dans cette aide apparemment généreuse mais pourtant tout aussi important dans les années 1980, était le soutien actif à la lutte antisoviétique de la part des Etats-Unis et ses alliés au Pakistan et l'Arabie Saoudite, sous forme d'armes et de financement de cellules extrémistes qui préparent et arment le mouvement Taliban et aussi toutes les factions moudjaheddin, y compris ce qui deviendra Al Qaeda. C'est ainsi que bien des camps de réfugiés seront implantés dans ces zones frontalières avec l'appui du Pakistan par des chefs et chefs de guerre qui y logeront leur armée et leurs munitions. En général, chaque camp a une coloration ethnique, tribale et politique, on y trouve rarement des cas de mixité tribale. C'est la langue et la loi du groupe principal qui dominent, sans relation avec le système judiciaire pakistanais dont ces camps dépendent officiellement. Les rapports entre les madrasas et les camps d'entraînement sont d'une extrême fluidité, armes, drogues circulent à travers une frontière terrestre et politique de plus en plus poreuse. Et le résultat de cette politique provoquera l'expulsion des Soviétiques, mais aussi l'arrivée des Talibans et une islamisation radicale de toute la région, phénomène qui ne cesse de croître d'autant plus que depuis les événements du 11 septembre 2001, les répercussions sont globales.

Les vagues successives d'immigration ont apporté une population qui n'est guère homogène, d'autant plus qu'elle a fui pour des raisons différentes. Les premiers immigrants vers le Pakistan furent surtout des Pachtounes ruraux peu ou pas instruits, fuyant des effets de la guerre et la destruction de leurs terres. Ils cherchaient à poursuivre un mode de vie à la fois traditionnel tribal et religieux où les femmes ont un statut lamentablement inférieur - ce qui était déjà la norme dans la région. Ces Pachtounes n'ont donc guère de problèmes existentiels dans ces régions, s'intégrant bien, même si le mode de survie matérielle est difficile. Jusqu'à aujourd'hui, la plainte principale c'est que les terres ne leur appartiennent pas : "Tu travailles, tu travailles et tu ne peux rien laisser à tes fils" se plaint Latifa qui jadis vivait en milieu rural près de Herat. D'autres familles 'squattent' des terres, surtout dans des contrées isolées comme au Balouchistan, creusant des puits eux-mêmes et vivant de la façon la plus rudimentaire imaginable, providentiellement oubliés par le gouvernement pakistanais. En attendant, la population instruite, en particulier les commerçants, préfère tenter sa chance dans les villes et parfois prospèrent, envoyant leurs enfants dans les écoles pakistanaises.

La population réfugiée s'installe, quand elle en a la possibilité chez des parents – ce qui n'est guère difficile puisqu'en moyenne les familles ont entre six et huit enfants³⁹. Une fois sur place, on tente de garder quelques éléments représentatifs de sa vie antérieure, renforcés par quelques souvenirs significatifs. Haroun, un étudiant francophile de Kaboul rencontré dans un camp avait emporté comme tout bagage une anthologie de poésie française et un ouvrage de poésie persane. Une autre femme, Mariam, avait emmené elle aussi des dictionnaires ayant appartenu à son mari instituteur dans un village près de Kandahar. Il avait été tué par les Talibans et bien que Mariam ne sache pas lire, elle a préféré abandonner des objets pratiques pour emporter ces livres que son mari chérissait au-dessus de tout.

En ordre d'importance, les données sociales viennent juste après les considérations tribales dans une aire où la typologie de classe a remplacé celle des castes. En général, la population qui vit dans les camps (surtout jusqu'à l'arrivée au pouvoir des Talibans) est surtout d'origine rurale, reproduisant le mode de vie antérieur. Réduisant au minimum le passage dans les tentes fournies généralement par l'UNHCR (mais parfois il n'y en a pas assez), ils construisent des habitations en pisé et c'est ainsi que la plupart des camps sont composés d'enclos de terre, tels des villages et la façon de vivre demeure à peu près dans la continuité. Les notions d'honneur et de respectabilité sont portées par les femmes, dénuées de droits, et dont la gestion incombe aux hommes.

Entre 1992 et 1996, avec l'arrivée au pouvoir des Talibans, c'est une nouvelle catégorie de réfugiés urbains qui afflue, en particulier d'émigrés urbains dont de nombreux professionnels et d'opposants déclarés au régime Taliban souvent assez occidentalisés qui refusent le mode de vie qu'on leur impose et qui veulent aussi continuer l'éducation de leurs filles, désormais interdite par le gouvernement. Ces immigrés vont rencontrer des difficultés avec des partisans de l'intégrisme et le tribalisme dans un bon nombre de camps. Médecins, professeurs, anciens fonctionnaires se déversent surtout dans les villes, mais aussi électriciens et mécaniciens, laissant l'Afghanistan sans la moindre compétence professionnelle⁴⁰.

Scolarisation des réfugiés

Une des conséquences est la mise-en-place d'écoles où des enfants privés de scolarité depuis leur arrivée pourront suivre l'ancien curriculum afghan. Souvent d'anciens

³⁹ selon UNFPA, la moyenne est 6,9 enfants.

⁴⁰ A. Rashid, op.cit.p.125

fonctionnaires se tournent vers l'enseignement comme source de revenus, mais ils sont payés la moitié d'un salaire pakistanais (tout comme les médecins afghans quand ils trouvent du travail.) L'école pakistanaise est payante et du reste, les enfants arrivés d'Afghanistan (au contraire des Pathanes) ne parlent pas ourdou. Si les religieux afghans ont imposé une éducation coranique pour les garçons, l'apparition de cette école plus laïque (mais qui comprend l'instruction religieuse 'Islamiya') détonne, surtout quand il s'agit de filles, puisque la scolarité était interdite après l'âge de huit ans pour les filles par les Talibans. D'anciennes enseignantes ouvrent des classes pour les jeunes filles ; on retrouve des élèves de tout âge dans les mêmes classes, tout comme sous le régime Taliban quand un nombre d'écoles clandestines fonctionnait à la barbe, c'est le cas de le dire, des Talebs. Un groupe militant de femmes, RAWA a été particulièrement actif dans l'imposition de l'éducation des filles. Leurs écoles, ainsi que bien d'autres structures du même genre ne fonctionnent pas de façon officielle, n'étant pas reconnues par le gouvernement pakistanais - mais c'est plutôt la norme pour un bon nombre d'écoles du même type. Il est intéressant de noter que ces écoles servent à promouvoir un sentiment d'identité nationale censé les préparer pour une vie future en Afghanistan. Le dari, langue nationale, variante afghane du perse, ayant été exclu du curriculum par les Talibans les enfants apprennent leur langue natale pour la première fois. Mais tous ne peuvent pas envoyer leurs enfants à l'école- enfants qui dans bien des cas travaillent huit heures par jour dans la rue dans des conditions effroyables. Une directrice d'école rencontrée à Rawalpindi, mère de sept enfants, ne pouvait pas se permettre d'envoyer sa fille aînée en classe puisqu'elle devait s'occuper des bébés de la maison tandis que les garçons vendaient des légumes aux côtés de leur père, ancien ingénieur. La réduction des naissances n'est pas toujours la priorité, même dans les milieux réfugiés puisque la grande famille continue à être idéalisée, celle qu'on ramènera triomphalement à Kaboul.

À la fin des années 1990, en plus du flux continu des réfugiés fuyant les Taliban arrivent les populations rurales victimes de l'extrême sécheresse – ou du froid qui sévit maintenant depuis trois ans au Nord-Est de l'Afghanistan.. C'est l'arrivée des Tadjiks et d'Hazaras chiites, d'origine asiatique, qui se trouvent en plus particulièrement persécutés par les Talibans- d'où la destruction des Bouddhas à Bamyân au cœur de leur région. Ceux-ci se regroupent plutôt autour de Quetta, ils encourent des risques dans l'enclave ultra-pachtoune de Peshawar favorables aux Talibans Le Pakistan refuse ces arrivées, clamant qu'il s'agit d'immigrés économiques et donc ne méritant pas d'aide humanitaire et ferme la frontière en novembre 2000.

Discrimination et persécution des réfugiés au Pakistan

De toute façon, il a toujours été très difficile pour les Afghans d'obtenir un quelconque papier attestant de leur présence légale au Pakistan, ce qui les rend extrêmement vulnérables par rapport à la police.

Désormais de nombreux Afghans vivent dans la clandestinité et les recours musclés de la police sont fréquents : emprisonnements arbitraires, reconductions à la frontière actes de brutalité qui peuvent se solutionner en payant les policiers entre 10 et 10 000 roupies. Leur paie minimale ne fait qu'encourager ces abus, perçus comme compensation justifiée. Au Pakistan comme en Afghanistan, quand deux personnes se rencontrent, sur un vol PIA comme dans un car bondé, on annonce d'abord son appartenance tribale ; il est semblerait-il aisé de reconnaître les ethnies différentes généralement endogamiques, d'autant plus que les Afghans sont souvent clairs de peau. C'est ainsi que les policiers arrêtent souvent des voitures et font des rafles dans les autobus, ce qui terrorise la population afghane réfugiée, dont le statut aujourd'hui est quasiment assimilé à la clandestinité. En interdisant toute mention d'origine tribale dans ses structures éducatives, RAWA a pris une approche révolutionnaire, dans le but bien entendu de renforcer la notion de l'identité afghane.

Une politique cyclique de retour en Afghanistan

Entre les divers changements de régime, jugeant plus judicieux d'aider les Afghans dans leur pays qu'à l'extérieur, l'UNHCR a périodiquement organisé des retours en masse. Nous reviendrons sur les conséquences pratiques de ce type de *realpolitik* élaboré loin du terrain en question. Mais à chaque fois une nouvelle population se précipite à nouveau vers le Pakistan, déçue par le nouveau régime sanguinaire en place. Et bien souvent, il s'agit de ceux qui viennent de rentrer d'exil et repartent aussitôt. Dès le départ des Soviétiques, et surtout après le renversement du régime de Najibullah en 1992, on assiste un retour massif des réfugiés au pays, certainement appuyé par l'exaspération pakistanaise et la politique internationale qui se désintéresse du problème afghan une fois la menace soviétique écartée. En 1993, un million et demi de réfugiés sont partis, suivi d'un demi-million d'autres en 1995. L'UNHCR finance les départs en échangeant les cartes de rations contre une somme d'argent, et promet d'organiser le déminage et la mise en place de conditions adéquates de retour au pays. Mais l'arrivée des Talibans et la guerre entre les factions handicapent ces mesures et génèrent de nouveaux flots de réfugiés. En 1995, l'UNHCR et le WFP décident de prendre la malencontreuse mesure d'arrêter toute aide alimentaire aux Afghans, persuadés que la faim stimulerait l'auto-suffisance ou mieux encore, obligerait les malheureux à rentrer

chez eux, en dépit de l'enfer qui les attend. Les conséquences ne se font pas attendre : les réfugiés se précipitent en ville, prêts à travailler à n'importe quel prix. Ce qui n'arrange pas leurs relations avec la population locale. Et c'est bien la situation qui se retrouve encore fréquemment aujourd'hui : les hommes de la famille partent dans les bidonvilles pakistanais, en particulier à Rawalpindi ou Karachi tandis que les femmes restent au camp. Dès l'âge de cinq ou six ans, les enfants marchent pieds nus jusqu'à la ville – si celle-ci n'est pas trop loin – pour travailler, en particulier collecter les débris, pour revenir au camp à la tombée de la nuit.

Et depuis la chute des Talibans à la fin de 2001, en dépit de l'enthousiasme initial et les retours précipités, la même chose se passe. Bien entendu, on comprend la lassitude du gouvernement pakistanais, mais leur responsabilité pour l'instauration des divers gouvernements afghans a largement contribué à ce problème dont le Pakistan entier fait certainement les frais.

En effet, dès les débuts de 2002, les réfugiés sont optimistes et se préparent à rentrer chez eux, une fois passé l'hiver afghan tellement rigoureux. Le gouvernement pakistanais tente d'accélérer le processus en détruisant deux des grands camps de réfugiés dans la région de Peshawar. De son côté, l'UNHCR tente d'encourager les départs en offrant de l'argent pour un nouveau démarrage au pays. En principe, 8 millions de personnes sont reparties⁴¹, c'est-à-dire ont accepté des primes- ce qui en réalité ne garantit pas leur départ définitif du territoire afghan⁴². Pourtant la situation en Afghanistan se révèle dangereuse et au bord de la guerre civile. Karzai ne contrôle visiblement pas grand chose, et seul Kaboul offre des possibilités en tant que ville d'après guerre où fourmillent des ONG donneurs d'emploi- tout comme à Sarajevo à partir de 1995. Ce qui fait que la plupart des gens sont déçus, en particulier les anciens fonctionnaires qui imaginaient, naïvement sans doute, retrouver leur emploi à leur retour. C'est bien cet espoir qui leur avait permis d'accepter une misère qu'ils espéraient temporaire, mais ceux qui sont revenus les mains vides de Kaboul s'installent dans la dépression. Ainsi le cas de Jamil, ancien fonctionnaire des ponts et chaussées et professeur de mathématiques dans une des écoles de RAWA dans un bidonville de Rawalpindi : "Je croyais que j'allais retrouver mon poste. Mais il avait été pris par un petit jeune qui n'y connaissait rien, mais sa famille est bien placée". C'est de tous côtés la même histoire.

⁴¹ Communiqué de presse UNHCR/Pakistan du 29/11/2002

⁴² A tel point que l'UNHCR met en place, pour mars 2003, des scanners d'iris permettant d'identifier les réfugiés et surtout de reconnaître ceux qui ont déjà bénéficié de primes au retour (communiqué UNHCR, Islamabad, 19/2/2002)

Nazima, dont le mari a été tué par les Talibans élève ses cinq enfants en enseignant dans une école RAWA et en fabriquant avec ses enfants des tapis. Contrairement aux hommes, ce type de travail manuel ne lui paraît pas dégradant puisqu'il s'agit de survivre.⁴³ Ancien architecte employée par la municipalité de Mazaar-El-Sharif, elle aussi a tenté de retrouver son emploi. Mais non seulement le poste avait été pris, les conditions pour les femmes étaient bien plus difficiles, les années Taliban ayant laissé des traces. C'est ainsi qu'elle a décidé de suivre des cours d'anglais et d'informatique à Islamabad " Comme ça, je pourrai trouver un travail dans une ONG étrangère à Kaboul et m'y installer avec mes enfants". En attendant, le gouvernement au pouvoir n'a que du mépris pour ces réfugiés qui s'obstinent à attendre des temps meilleurs pour revenir, tandis que les Pakistanais, simultanément les harcèlent. On peut se demander quelle image de l'Afghanistan peuvent avoir les enfants de Nazima, aussi bien que les autres, qui sont confrontés à un récit continu d'horreurs et sont tenus, néanmoins, de cultiver un amour pour ce pays censé être le leur. Situation d'autant plus douloureuse que le Pakistan a refusé de les intégrer et ne cesse de leur rappeler à quel point ils sont indésirables. Seuls les mouvements intégristes les accueillent, et il n'est guère étonnant que tant de jeunes y succombent. C'est le Pakistan qui, le premier, fera les frais des nombreuses contradictions de sa propre politique envers les réfugiés.

L'UNHCR, à la fin de 2002⁴⁴, voyant l'envergure du problème, a quand même mis un programme d'aide en place pour 50 000 réfugiés dans neuf camps récents où ces réfugiés doivent se re-enregistrer officiellement pour obtenir une aide alimentaire. Du fait que les autres ne recevront aucune aide de ce genre, l'UNHCR refuse de re-enregistrer les habitants d'une centaine de camps plus anciens dont ils se désolidarisent complètement. C'est à nouveau la politique de l'expulsion par la faim. N'empêche que la population afghane risque de rester bien longtemps au Pakistan, d'autant que la politique de Karachi l'y encourage de façon perverse, ce qui ressort d'un examen de la situation politique des régions pachounes. Sans véritable solution politique au plus haut niveau, l'aide humanitaire est condamnée à rester inefficace.

Il faut cependant préciser qu'un changement de régime quel qu'il soit ne signifie pas le retour automatique de tous ses supporters au pays. Un nombre non négligeable reste pour maintenir les rapports toujours serrés avec le Pakistan et consolider ce qu'ils ont acquis à travers les années. Que ce soit l'arrivée des Jehadi après la chute des

⁴³ Conduite que j'ai observée durant le siège de Sarajevo où des femmes, anciens fonctionnaires, n'hésitaient pas à vendre leurs affaires dans la rue, démarche que leurs maris trouvaient trop humiliante

⁴⁴ Communiqué UNHCR/Pakistan du 29/11/2002

Communistes ou celle des Taliban, voire le gouvernement de Karzai, dans les milieux ruraux des hommes repartent pour tenter leur chance au pays, mais laissent les familles d'autant plus si le logement est assuré dans les camps, l'éducation et l'hébergement gratuit pour les garçons dans les madrasas et peut-être une aide humanitaire ; parfois même du terrain et du bétail ont été acquis et on est pas prêt de le lâcher, comme me l'explique à demi-mots un petit chef d'un secteur de camp appartenant à l'ensemble de Kababian. Et il en de même pour des commerçants plus aisés dans le bazaar de Peshawar, les bijoutiers, marchands de tapis et antiquaires qui travaillent à l'exportation, et dont les bénéficiaires sont impensables en Afghanistan. De plus, les opérations américaines sur le terrain afghan sont loin d'être terminées. En pleine guerre contre l'Irak, les Etats-Unis, continue à lancer des opérations aux noms tonitruants, 'Valiant Strike' au sud et 'Desert Lion' au Sud - ce qui ne constitue pas vraiment une incitation convaincante au retour.⁴⁵

Dans cette situation imbriquée et de plus en plus dangereuse, des millions de familles se débattent pour la survie au quotidien dans des camps de réfugiés qui se dégradent à vue d'œil. On saisit l'immensité de la tâche que l'association RAWA s'est imposée en revendiquant l'avènement une société démocratique, laïque et respectant les droits de la femme et l'homme dans une région où toutes ces notions sont quasiment inimaginables. Et attendant, le peuple des camps survit d'expédients, alors que leurs chefs continuent à faire des affaires juteuses avec leurs partenaires bien installés au gouvernement pakistanais et auprès des différents chefs de guerre de factions opposées qu'américains et pakistanais soutiennent simultanément. Dans un bus cahotant qui m'emmenait un soir de Peshawar à Rawalpindi en janvier 2003, deux femmes à côté de moi voyageaient avec d'immenses baluchons cachés sous leurs amples voiles. Elles s'étaient arrangées avec le conducteur pour cacher une partie des paquets et de tenter de limiter les inspections de policiers très fréquentes sur la route. A ma voisine, une d'entre-elles racontait qu'elle emmenait des vêtements de contrebande à un commerçant à Islamabad qui ne voulait pas payer de taxes d'importation. C'est fréquent ; un jeune afghan m'avait raconté qu'il avait transporté de la même façon 70kg de thé chinois et avait gagné 400 roupies (huit euros), opération qu'il estimait être tout à fait rentable, en dépit des risques réels de contrôles policiers. Cependant, au vu du nombre de billets de 100 roupies que cette femme distribua en descendant du bus en pleine nuit sur un secteur de l'autoroute particulièrement désert m'a fait songer qu'elle transportait autre chose que des vêtements. La route de la soie s'est décidément reconvertie en celle du pavot.

⁴⁵ Dépêche Reuter du 28 mars 2003, voir mailing afghanradio@yahoo.com

© Carol Mann Mars 2003

contacter cmann@femaid.org pour tout commentaire, toute question.

Termes-clé : pachtoune, loi tribale, , loi islamique, camps de réfugiés, voile, burqâ, trafic de drogues, terrorisme, intégrisme, Pachtounwali, Pachtounistan

Retour à: www.femaid.org